

aufgrund der Etymologie und Tatbestandes alle Bewohner der ost-afrikanischen Küste decken, und wenn den Charakterzug dieser Bevölkerung die gemeinsame Sprache, Religion und Kleidung bildet (von Verschiedenheiten der dialektalen, religiösen Aspekte und Ausputzung abgesehen), dann muss der Ausdruck *ustaarabu* in den Swahili-Wortschatz zumindest vor dem Ende der kulturellen Prozesse eingegangen sein, als noch der kulturelle Unterschied zwischen Küsten-Bantu und Arabern bemerkbar war, d. h. vor dem Ende des Mittelalters, zum Beginn des Abblühens der ost-afrikanischen Stadt-Staaten, oder am frühesten im XI Jh als al-Biruni im *Kitāb as-saidana fī-t-tibb* schon die ersten Worte im reinen Swahili aufzeichnete.

Die uns zeitgenössische Swahili-Sprache verliert relativ schnell die ursprünglichen primären Wortbedeutungen, welche in der realen Wirklichkeit keinen gleichbedeutenden Ausdruck finden können. Im Fall *wungwana* beobachten wird eine allmähliche Bedeutungsverschiebung: Stand eines freien Mannes → gute Bildung, gutes Benehmen → Freundlichkeit, Hilfsbereitschaft; im Fall *ustaarabu*: Zivilisation → Erziehung → gutes Benehmen. Dadurch steht aktuell im Gegensatz zu *ustaarabu* nicht mehr *ushenzi* „Barbarei“, sondern *ujinga* „Unwissenheit, Einfalt, Torheit“ und *mstaarabu* „zivilisierter, kultivierter Mensch“ → gebildeter Mensch kontrastiert mit *mjinga* „einfältiger Mensch“ → „Grünsehnabel“. Der Klassenkonflikt, welcher ursprünglich in der hier besprochenen Wörtern enthalten war, ist also vom Klassengepräge zum Sittengepräge übergegangen, zu denen der neuzeitliche Staat — Tanzania — Stellung nehmen muss und will.

ANDRZEJ PISOWICZ

APERÇU GÉNÉRAL DES VARIANTES DE LA LANGUE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Pour voir clair dans la situation linguistique actuelle des Arméniens dont l'arménien est la langue maternelle, il nous semble nécessaire d'esquisser brièvement l'histoire de l'arménien littéraire moderne.

Jusqu'à la I-ère moitié du XIX-ème siècle la langue littéraire des Arméniens des différents pays avait été le classique *grabar*, c'est-à-dire la langue écrite¹ (par opposition à l'*ašxarhabar*, littéralement „langue du monde“), élaborée au V-ème s. par l'auteur de l'alphabet arménien, Mesrop Maštoç² et un groupe de traducteurs de l'Écriture Sainte, aussi bien que par des hommes de lettres, créateurs d'une littérature originale théologique et historique. Cette langue fut basée sur le parler de la province de Tarawn (alentours du lac de Van). Comme les différences dialectales avaient probablement été assez peu sensibles au V-ème s.³, le *grabar*, assez uniforme, répondait bien à la langue courante, parlée à cette époque-là sur toute l'aire arménienne.

Sous cette forme peu modifiée depuis lors le *grabar* a persisté jusqu'à la I-ère moitié du XIX-ème s., en continuant d'être toujours la langue des lettres arméniennes, jusqu'à ce que les premiers journaux arméniens, parus en Inde, („Azdarar“ à Madras, 1794)⁴ fussent imprimés en arménien classique.

¹ A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne 1936, p. 10.

² G. Sevak, *Mesrop Maštoç*, Erévan 1962.

³ A. Meillet, *op. cit.*, *ibid.*

⁴ *Hay žovovrdi patmuthyun*, tome 7, Erévan 1960, p. 187—188.

S'il est vrai qu'au Moyen Age et par après, on avait parfois employé un langage proche des parlers populaires, appelé arménien moyen (*miġin hayerēn*)⁵; il n'en reste pas moins que ce langage demeurerait toujours à l'ombre de la langue classique.

Ce n'est que dans la I-ère moitié du XIX-ème s. qu'on a essayé, et avec succès, d'élaborer les normes d'un idiome littéraire nouveau. Cependant, les différences entre les dialectes parlés (dont le nombre monte à 50—60)⁶ s'étaient accrues jusqu'à entraîner la formation de deux variantes de la langue littéraire. La ligne de division politique entre les Arméniens vivant sur les territoires russes et ceux de la Turquie joua aussi un très grand rôle dans cette formation.

Cet état de choses aboutit, sur les aires russes, à la formation de l'arménien oriental (*arevelahayerēn*), ayant pour base les dialectes du groupe appelé *-um* (de la terminaison du locatif et du part. prés. en *-um*), en premier lieu celui d'Ararat, c'est-à-dire des alentours d'Erévan. La première oeuvre littéraire composée en cette langue furent les *Plaies d'Arménie* (*Vērkh Hayastani*) par Xaçatur Abovyan (C'était, à vrai dire, le dialecte d'Ararat — parler de Khanakher). Les décennies ultérieures virent un développement vigoureux des lettres est-arméniennes, représentées surtout par des ouvrages en prose (Raffi, Prošyan, Aġayan, Muraġan, Širvanzade et d'autres).

Pendant ce temps-là apparut, en territoire turc, une variante occidentale de l'arménien, appelé *arewmtahayerēn*⁷, ayant pour base le groupe occidental de dialectes (dont celui d'Istanbul était le plus important) qui formaient le présent à l'aide de la particule préfixée *kə-* (*gə-*) et n'avaient pas de forme séparée du locatif. D'autres différences sont: l'ablatif classique en *-ē*, conservé ici en face de l'oriental en *-iç*, le pluriel selon la déclinaison en *-u* (orient. en *-i*), et beaucoup d'autres. La phonétique à son tour en comporte de considérables; en effet, tandis que l'arm. orient. est prononcé à peu près comme la langue classique (au moins à l'initiale du mot), la variante occidentale pré-

⁵ S. Ghazaryan, *Miġin hayeren*, Erévan 1960.

⁶ A. Gharibyan, *Hay barbaġituthyun*, Erévan 1953, p. 4, 55.

⁷ T. Šahbazyan, *Arewmtahay ašġarhabari aġaġaçumə*, Erévan 1963.

sente un système de consonnes différent⁸, avec les sonores au lieu des sourdes classiques, les sonores classiques ayant été remplacées par les sourdes ou sourdes aspirées, p. ex. arm. orient. et class. *barekam* (ami) en face de l'occ. *p(h)aregam*. Les sourdes aspirées classiques cependant ne subissent aucun changement et continuent d'être prononcées de la même manière dans les deux variantes mentionnées ci-dessus.

La littérature ouest-arménienne s'est bien développée aussi dans la seconde moitié du XIX-ème s., et donna beaucoup de poètes remarquables, tels Mecarenġ, Peşikthašlyan, Duryan, Varužan, Siamantho et d'autres.

Les différences dont nous venons de parler, bien que considérables, ne rendent pas impossible l'intelligence mutuelle entre Arméniens, que ce soit sur le plan de la parole, ou — à plus forte raison — de l'écriture. Il n'en est pas de même pour les dialectes parlés, fût-ce dans le cadre du même groupe dialectal. L'intelligence mutuelle y est souvent impossible. Cela provient en partie du caractère mixte de deux *ašġarhabars* en question, dont les aires ne sont pas identiques avec celles de dialectes donnés. En effet, ceux-ci constituent une sorte de compromis entre la langue classique d'une part et le dialecte d'Ararat (arm. orient.) ou celui d'Istanbul (arm. occ.) de l'autre. Ce compromis se manifeste particulièrement bien dans le vocabulaire, où les dialectes parlés témoignent des influences turques (en arm. orient. aussi russes), tandis que les idiomes littéraires respectifs en sont presque expemts, des mots turcs y ayant été remplacés par des mots indigènes, empruntés souvent à la langue classique, — voire par des néologismes. On y observe de plus un purisme linguistique caractéristique à cet égard, avant tout sur l'aire occidentale, qui, tout en acceptant certains emprunts au vocabulaire international contemporain — par l'intermédiaire du français surtout, — n'en cherche pas moins à leur trouver des équivalents indigènes, p. ex. *inkhnašarž* (automobile), *usuġġabed* (professeur), *ġaġar* (institut, académie), *hamaynavar* (communiste), etc. L'arménien oriental s'enrichit des mots contemporains en les puisant dans la langue russe, p. ex. *avtobus* (autobus), *federaciā* (fédération), *režisyor* (metteur en scène), *valyuta* (devise [forte]).

⁸ P. L. Movsessian, *Armenische Grammatik*, Wien 1959, p. 9—11.

Il en est de même quant à la structure grammaticale des deux *ašxarhabars*; elles sont — tout en se basant sur les dialectes — légèrement modifiées dans certains détails, à l'instar de la langue classique, p. ex. la III-ème pers. du sing. de la copule est *ē* (class. *ē*) en arm. orient., tandis que le dialecte d'Ararat emploie ici la forme *a*⁹. Il est aussi à noter qu'on ne rencontre pas en arm. occ. littéraire la particule *gor*, fort caractéristique du dialecte d'Istanbul, et employée au présent continu¹⁰.

Il paraît donc que, pour bien rendre compte de la nature des relations réciproques de ces deux idiomes arméniens, le terme juste sera celui de „variantes linguistiques“. On ne saurait en effet les envisager comme deux langues distinctes, ne fût-ce que pour la simple raison que tous les Arméniens se sentent membres de la même nation. De plus — les différences entre les deux variantes ne sont pas de nature à rendre impossible l'intelligence mutuelle. Enfin, elles ne sont nullement des dialectes, car elles ne s'identifient avec aucun dialecte réellement parlé, ayant eu ceux-ci seulement pour base.

L'importance et la diffusion territoriale de deux variantes n'est pas la même. Ainsi, la langue littéraire des Arméniens occidentaux (sc. occidentale) a refoulé presque totalement les dialectes, jusqu'à devenir langue parlée dans tous les milieux. Cela est dû aux conditions historiques particulières dans lesquelles les Arméniens occidentaux s'étaient trouvés en ces dernières décennies. Après les massacres de 1915, dans lesquels périt la plus grande part de la population arménienne de Turquie, les réfugiés trouvèrent leur asile dans différents pays du Proche Orient, de l'Europe Orientale (Syrie, Liban, Transjordanie, Iraq, Égypte, Chypre, Grèce), de l'Europe Occidentale (Italie, France et d'autres pays), enfin des deux Amériques. Cette situation nouvelle, entraînant le mélange des groupes qui avaient parlé différents dialectes, parfois fort variés, favorisait l'usage généralisé de la langue littéraire comme unique moyen de communication linguistique. Le développement de l'instruction publique contribua aussi à l'affermissement de la

⁹ A. Grigoryan, *Hay barbaragituthyan dasənthac*, Erévan 1957, p. 217.

¹⁰ *Ibid.*, p. 307.

position de la langue littéraire. Aujourd'hui, ceux qui connaissent les anciens dialectes ouest-arméniens, ce sont d'habitude les vieilles gens; la génération moyenne et surtout la jeunesse, ne connaît pratiquement que la langue littéraire (et c'est souvent une connaissance secondaire, le processus d'adoption des langues environnantes respectives étant fort avancé).

À cet égard, la situation des Arméniens orientaux, vivant sur les territoires de la RSS d'Arménie, était différente. En effet, sur l'aire compacte où il n'y avait que le dialecte d'Ararat, l'idiome littéraire ne s'imposait pas d'une façon rigoureuse comme le seul moyen de communication linguistique, contrairement à la situation des Arméniens vivant à l'étranger. Aussi l'arm. orient. n'entra-t-il pas en usage courant de tous les jours, comme ce fut le cas de l'arm. occ. On parle donc communément à Erévan, ainsi que dans toute la RSS d'Arménie, des dialectes (celui d'Ararat, mais aussi ceux de Karin, de Karabaγ et d'autres), la langue littéraire n'étant parlée que dans les milieux cultivés.

Cependant ici de même la sphère d'emploi de la langue littéraire devient de plus en plus large. Cela est conditionné, d'une part, par le développement des moyens d'information, de l'instruction publique et de l'administration qui se servent tous de la langue littéraire, d'autre part — par la différenciation dialectale, qui augmente toujours, de la population de la République. En effet, de nombreux groupes d'immigrants¹¹ apportent des dialectes occidentaux et la langue littéraire occidentale, ce qui ne tarde pas à embrouiller davantage la carte linguistique du territoire en question. Le moyen principal de communication linguistique des nouveau-venus et de la population autochtone est, de plus en plus souvent, la langue littéraire arm. orientale, enrichie d'éléments nouveaux, syntaxiques avant tout et stylistiques, de l'idiome occidental. Cela est dû aux contacts mutuels toujours plus nombreux, et l'impression toujours plus volumineuse de maints textes arm. occ. en Arménie soviétique, dont la presse publie, ces dernières années, beaucoup d'articles en arm. occid. On y réédite en effet depuis longtemps

¹¹ Pendant la période du régime soviétique (c'est-à-dire depuis 1920) environ 200 000 Arméniens sont venus de l'étranger s'installer en RSS d'Arménie („Armeniya“, dans la série *Sovetskij Soyuz*, Moskva 1966, p. 91).

beaucoup d'oeuvres classiques (XIX-ème s.) et contemporaines de la littérature ouest-arménienne.

Parallèlement au développement de l'arménien littéraire oriental on observe un certain agrandissement du rôle du dialecte d'Ararat, langue de la capitale peuplée par plus d'un tiers de la population de la République (Erévan en a environ 700 000¹², sur une totalité de deux millions d'habitants)¹³. Ce dialecte pénètre, plus ou moins fortement, dans la langue courante, même des milieux cultivés; il s'impose, dans une certaine mesure, aux gens venus à Erévan des autres régions du pays. Ces personnes se servent souvent de leur propre dialecte dans la vie de tous les jours (p. ex. celui de Karin, comme c'est le cas des gens venus des environs de Lenínakan, au nord-ouest de la République), — du dialecte d'Ararat en parlant aux autochtones, et de la langue littéraire aux offices et à l'école. Il semble cependant que la langue littéraire prendra finalement le dessus sur le dialecte d'Ararat, au moins dans les villes à population mixte.

Quant à la répartition territoriale des variantes de la langue arménienne — l'arm. orient. est l'idiome littéraire des Arméniens de l'URSS (même s'ils employaient, comme langue courante, des dialectes occidentaux), de l'Iran et de l'Inde. La variante occidentale est celle des Arméniens de tous les autres pays, comme la Turquie, la Syrie, le Liban, la Transjordanie, la R. A. U., L'Éthiopie, Chypre, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie, l'Autriche, l'Italie, la France, les États-Unis, etc.

L'arménien de ces pays est assez homogène, ce qui est dû à la tradition encore vivante de la langue de l'intelligenzia arménienne d'Istanbul, qui, jusqu'à la I-ère guerre mondiale, fut le plus grand centre arménien, tant par le nombre d'Arméniens qui y vivaient, que par son rôle culturel. Les influences des langues environnantes respectives (à part des emprunts se rapportant à une réalité matérielle donnée) sont négligeables. Il en est autrement pour l'arménien parlé en Bulgarie et en Roumanie, où se manifeste l'influence de l'arm. orient. par l'intermédiaire des publications imprimées arméniennes venant de l'URSS. Aussi constate-t-on que les journaux paraissant en Roumanie (p. ex. „Nor

¹² „Armeniya“, Moskva 1966, p. 192.

¹³ *Ibid.*, p. 87.

Gyankh“) et en Bulgarie („Yerevan“) publient des articles en arménien oriental et occidental.

Cependant, la langue orientale de l'Iran et de l'URSS — les deux principaux pays où elle est parlée — est assez différenciée. En effet, l'arménien de la RSS d'Arménie (où il est, à côté du russe, langue officielle) fut fortement influencé par la syntaxe et la stylistique russes, par suite des contacts durant plus d'un siècle avec cette langue. C'est d'autant plus facile à expliquer que le bilinguisme est en RSS d'Arménie chose commune. On observe néanmoins, dans ces derniers temps, des tendances puristes dues à l'importance toujours croissante de l'arménien occidental (apporté par de nombreux immigrants), lequel est plus proche, du point de vue de sa structure, de la langue classique.

Il en est tout autrement de l'arm. orient. parlé en Iran, qui est presque totalement exempt d'influences russes. On y observe par contre celle de l'arm. occ.

Il ne nous reste qu'à faire quelques remarques à propos de l'orthographe, qui apporte à son tour une couleur nouvelle à la carte linguistique de l'arménien. Jusqu'en 1922 les Arméniens avaient employé l'orthographe classique, inchangée depuis le V-ème s., et en vigueur tant pour la variante orientale qu'occidentale. Étant donné que cette orthographe était devenue hautement inadaptée à la prononciation actuelle, on la réforma en RSS d'Arménie (1922)¹⁴. On y introduisit en effet — pour l'arm. orient. — une orthographe nouvelle, basée presque entièrement sur le principe phonétique. En 1940¹⁵ on la révisa derechef, d'une façon modérée, en prenant comme point de départ l'orthographe classique. L'orthographe est-arménienne unifiée devint de la sorte un compromis entre l'écriture phonétique et la graphie traditionnelle. On se passe donc d'employer, à l'intérieur du mot, les deux signes: *e* — *ē* et *o* — *ō*, pour le même son (à présent *e*, *o*), ou bien d'écrire à l'initiale la lettre *y*-, prononcée depuis longtemps *h*-. D'autre part, on a laissé à l'intérieur les signes pour *b*, *d*, *g*, *ǰ*, *j* sonores, bien qu'elles y soient très souvent prononcées *ph*, *th*, *kh*, *č*, *c*, etc.

¹⁴ S. Ghazaryan, *Uyeçuyç terminabanakan komitei vorošumneri*, Erévan, 1945, p. 26—27.

¹⁵ *Ibid.*, p. 29—31.

L'usage de cette orthographe est limité — à part l'URSS — à la Roumanie et à la Bulgarie, où elle est employée aussi pour les textes ouest-arm. Ceux-ci, une fois publiés en URSS, sont aussi écrits à l'orientale. L'arm. occid. partout ailleurs, et l'arm. orient. d'Iran et de l'Inde, sont écrits en orthographe classique, presque inchangée depuis le V-ème s.

L'arménien littéraire contemporain est donc divisé de façon double: une ligne de division porte sur la structure grammaticale, où l'on distingue la variante orientale et la variante occidentale — l'autre ligne de division affecte la forme écrite de l'arménien. D'où il découle qu'on peut distinguer les variantes qui emploient l'orthographe orientale (phonétique) et occidentale (classique), ce qui aboutit à donner les quatre types suivants:

1. langue arm. orient., écriture phonétique (URSS)
2. langue arm. orient., orth. classique (Iran, Inde)
3. langue arm. occid., écriture phonétique (Roumanie, Bulgarie)
4. langue arm. occid., orth. classique (autres pays).

TADEUSZ POBOŹNIAK

THE ORIGIN OF COMPARISON OF ADJECTIVES IN HINDI

The category of degree is characteristic of the adjective. It expresses different intenseness of a possessed quality. To denote this intenseness one must confront an object having a given quality with another object of the same quality, i.e. to compare it. The comparison may be made either with one element or with a group of denoted objects. If the comparison shows no difference in the intensity of quality, then we call it a positive degree, whereas, if a difference occurs, then the term 'comparative' is used. There are languages which distinguish only these two possibilities and thus they have two classes of degree i.e. they possess two kinds of formal exponents of this category. However, there are also languages in which the second class is divided in dependence on whether the comparison is made between two elements or among a denoted group of elements. If in the system of a language there are for each of these possibilities special exponents, we have three classes in the category of degree which traditionally are termed, as in Latin grammar, positive, comparative and superlative.

The category of degree is connected with comparison which is, however, not always expressed; sometimes it is only implied or it was performed in the past. When we denote the intensity of a feature without making a comparison, then an absolute phrase arises which is called elative. The most primitive way of expressing an elative is the repeating of the adjective. It also may be expressed by adding to the adjective auxiliary words, such as 'very', 'much' and the like. In three-class languages also the form of superlative may be used for this purpose.